

ABONNEMENT.

Saumur: 30 fr.
Poste: 35 fr.
On s'abonne: A SAUMUR, Au bureau du Journal ou en envoyant un mandat sur la poste.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne... 20 c.
Réclames... 30
Faits divers... 75

RÉSERVES SONT FAITES
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne:

A PARIS, A L'AGENCE HAVAS 8, place de la Bourse,

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR

17 Mai 1884.

Chronique générale.

LE PROJET DE RÉVISION.

D'après les derniers renseignements, voici quel serait le projet définitif du cabinet sur la révision constitutionnelle:

- 1° Suppression des inamovibles... 2° Proportionnalité des députés sénatoriaux... 3° Suppression des prières publiques... 4° Le dernier mot resterait à la Chambre des députés... 5° Enfin, pour amadouer le Sénat, le traitement de ses membres serait élevé à 42,000 francs.

Le gouvernement prépare, pour le 14 juillet, une rentrée triomphale des troupes du Tonkin à Paris.

Le 14 juillet, un grand nombre de préfets seront nommés ou élevés en grade dans la Légion-d'Honneur.

M. Massicault, préfet du Rhône, sera promu commandeur. On cite encore les préfets de la Gironde, du Gard et de Maine-et-Loire.

LES CHEMINS DE FER DU TONKIN.

On va mettre à l'étude, paraît-il, deux lignes ferrées: l'une reliant Hai-Phong à Hanoi, et l'autre entre Hanoi ou Son-Tay et Lao-Kai, c'est-à-dire longeant les bords du fleuve Rouge, qui n'est guère navigable une bonne partie de l'année. Cette seconde ligne

est jugée indispensable pour assurer le transit entre le Yunnan et Hai-Phong.

NOUVELLE PÉPINIÈRE DE DIPLOMATES.

Le capitaine de frégate Fournier qui vient de signer, comme plénipotentiaire du gouvernement français, le traité de Tien-Tsin, est un de nos plus braves et plus intelligents officiers de marine.

Que ce traité de Tien-Tsin soit provisoire, comme le prétendent certains journaux de l'opposition républicaine, ou qu'il soit aussi définitif... que tous les traités, qu'il constitue ou une victoire pour M. Ferry ou simplement une revanche de M. Tricou, il n'en est pas moins vrai que M. le capitaine de frégate Fournier a accompli avec promptitude et intelligence la mission diplomatique qu'on lui avait confiée et nous applaudirons à toutes les récompenses qui pourraient lui être accordées.

Seulement on nous permettra bien une légère observation dont le gouvernement en quête, paraît-il, d'économies pourra faire sinon son profit, du moins le nôtre:

Puisque ce sont nos officiers de terre et de mer qui sont nos véritables diplomates, puisque M. le ministre des affaires étrangères recrute ses agents dans nos écoles militaires, à quoi servent et pourquoi paie-t-on à beaux deniers comptant les diplomates nourris dans le sérail du quai d'Orsay?

M. Jules Ferry nous a fait un jour à la tribune un éloge en trois points de M. Patenôtre, sujet des plus précieux. Or, ce précieux sujet, qui nous coûte gros, est absent de son poste en Chine depuis tantôt huit mois. Il polit le plancher des antichambres présidentielles avec une exactitude chronométrique, nous ne faisons nulle difficulté de le reconnaître; mais pendant qu'il accomplit cette tâche de frotteur, c'est M. Fournier qui fait sa besogne au Tonkin. Alors à quoi bon M. Patenôtre? Un frotteur à 30,000 fr. par an, c'est cher.

L'organisation du Tonkin soulève de vio-

lentes querelles dans le sein du cabinet.

M. Ferry, sans demander l'opinion de ses collègues, aurait exposé ses vues personnelles comme un plan définitivement arrêté.

MM. Waldeck-Rousseau et Méline se seraient élevés énergiquement contre ces façons dictatoriales.

Le ministre de l'agriculture aurait réclamé pour son administration le droit de diriger les tentatives de colonisation.

M. Waldeck-Rousseau, qui saisit toutes les occasions de contrecarrer le président du conseil, aurait hautement approuvé l'attitude de M. Méline.

M. Ferry, à ce qu'on nous assure, n'aurait pas même daigné répondre aux réclamations de ces deux ministres, leur laissant entendre qu'il était prêt à recevoir leur démission si ses décisions n'étaient pas de leur goût.

Pour jeter un peu de lumière sur cet incident, nous ne pouvons que répéter ce que nous avons déjà dit: c'est que la prétendue organisation du Tonkin ne sera qu'un bouquet d'affaires financières.

Londres triomphe. C'est dans cette ville que se tiendra décidément la conférence. Le gouvernement français, qui faisait quelques difficultés, a fait encore cette concession au prince de Galles, pour prix de sa visite à M. Grévy aîné. Le fait est que cette corvée méritait un salaire.

ECONOMIES BUDGÉTAIRES.

La commission du budget a reçu communication des décrets préparés par le Conseil d'Etat et réorganisant l'administration centrale de tous les ministères. On sait qu'on avait beaucoup escompté les notables économies qui allaient résulter de cette réorganisation.

Or l'étonnement a été assez vif quand on a additionné les chiffres superposés par le Conseil d'Etat sous l'œil vigilant de M. Jules Ferry. Non-seulement on ne trouve aucune économie, mais pour certains ministères,

notamment celui des affaires étrangères, les modifications à l'organisation existante apportent un surcroît de dépenses et ce n'est pas l'indemnité de guerre de la Chine qui pourra y faire face.

M. Margue, dit le Temps, que l'état de sa santé empêche de conserver ses fonctions, a donné sa démission de sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur.

Plusieurs journaux ont publié la note officielle que voici:

« Nous sommes en mesure d'ajouter que, contrairement à l'assertion du chancelier allemand, M. Jules Ferry n'a jamais vu ni connu Kraszewski et n'a jamais promis de lui donner la croix de la Légion d'honneur. »

M. Paul Leroy-Beaulieu, examinant dans l'Economiste français les causes des souffrances trop réelles de l'agriculture, ne veut pas qu'on les attribue uniquement à la concurrence étrangère; il s'exprime ainsi:

« D'autres causes, qui ont un caractère mixte, c'est-à-dire qui peuvent être considérées comme étant en partie temporaires et en partie durables, ont contribué au même résultat: les embarras et les souffrances de notre agriculture; des impôts beaucoup trop élevés; la folie des conseils municipaux, où n'ont plus guère accès les éléments résistants et prudents; les exagérations de la Chambre pour les écoles, même pour les chemins vicinaux, dont un certain nombre font double emploi et dont les autres pourraient être exécutés d'une manière beaucoup plus économique; le nombre croissant des centimes additionnels, qui augmentent les charges des propriétaires en même temps que ceux-ci voient diminuer leurs ressources; un système de travaux publics poussés à l'excès, qui, sous le prétexte d'enrichir le pays par des voies ferrées dont un bon nombre n'ont aucune utilité actuelle, arrache les travailleurs aux champs, et non-seu-

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

KERLAHU

Par Bernard Seigny.

Toutes les femmes de l'île interrogeaient les unes après les autres Corentine ou sa mère, et faisaient toutes les suppositions imaginables. Mais elles n'obtenaient aucune réponse.

Pendant ce temps, Kerlahu, aidé de son frère, pliait les trois mailles et les sennes, et les chargeait dans la chaloupe.

A dix heures du matin, toute la famille se réunissait dans la maison. Les deux hommes, la mère et les enfants se mirent à genoux sur la terre, dans la chambre sans meubles, et le père récitait un Ave Maria.

Alors ils quittèrent la maison, tout en larmes, et Corentine cloua en croix sur la porte les deux brins de bois bénit que vous avez vus.

Il descendirent au port, où pas un marin ne se trouvait, à cette heure-là.

Sur le chemin ils rencontrèrent le recteur.

— Où vas-tu donc, Kerlahu? Tout le monde le demande et personne ne le sait.

— Vous le saurez bientôt, monsieur le recteur, pour le moment je ne peux pas le dire.

— Tu ne quittes pas l'île pour longtemps au moins? Tu sais que j'en aurais de la peine.

Kerlahu baissa la tête.

— A revoir, monsieur le recteur, dit-il, on se souviendra toujours de vous.

Quand ils furent rendus sur la jetée, Kerlahu descendit le premier, et reçut dans ses bras les enfants les plus jeunes que sa femme lui tendait. Chacun prit sa place dans la chaloupe. A l'arrière Kerlahu, qui tenait la barre. Auprès de lui sa femme et les trois petits innocents qui ne comprenaient rien à ce voyage, et riaient au soleil. Corentine était debout le long du grand mât. Elle était fort pâle et regardait dans l'île les maisons, le clocher et les voisines accourues sur la grève. C'était grand pitié de la voir pleurer. Le petit Jean-Marie et Corentin se tenaient à l'avant.

Au moment de détacher l'ancre, Kerlahu aperçut au milieu des curieux M. Gilbert, que le bruit du départ de sa victime avait attiré, et qui n'en pouvait croire ses yeux. Il se dressa debout sur l'arrière de la chaloupe, et lui cria:

— Capitaine Gilbert, ôte ton chapeau!

Gilbert, stupéfait, hésita.

— Ôte ton chapeau, répéta Kerlahu, ou je re-

tourne à terre.

Gilbert se découvrit.

— C'est bien, dit le pêcheur. Adieu vous tous. Hisse les voiles!

La brise était jolie. Elle enfla les voiles. Guette-le-Vent bondit sur les lames, et s'en alla vers la grande mer. Longtemps encore on les vit, dans la direction de Belle-Île. Ils regardaient tous la terre dont ils s'éloignaient. Corentine était restée debout le long du grand mât, et sa robe bleue brillait dans le soleil.

La chaloupe avait l'air de se diriger sur Palais; mais elle glissa avec le vent entre Belle-Île et la côte dans le courant. Les pêcheurs de Houat qui se trouvaient dans les environs reconnurent Guette-le-Vent, et crurent d'abord qu'il allait aborder à Quiberon. Mais ils virent la barque dépasser la pointe, et entrer dans la haute mer, au-delà de Belle-Île. Bientôt ils ne virent plus qu'un point blanc; et puis plus rien.

Ah! monsieur, c'est un grand malheur quand les honnêtes gens quittent un pays.

Le père Grundo se tut.

Je restai quelque temps sans répondre. Il me semblait voir la chaloupe, les ailes déployées, fuyant les côtes, et cette Corentine, comme une jeune espérance, qui s'éloignait de nous.

— Où sont-ils allés, père Grundo?

— Voici, monsieur. Longtemps on ne l'a pas eu.

Trois mois peut-être après leur départ, Leurio a reçu une lettre de Kerlahu. Elle était datée de

Saint-Pierre-de-Guernsey, et elle portait:

« Mon ami, on fait trop de misère aux chrétiens de France, je suis parti. Ça m'a fait de la peine, plus que je n'aurais cru. Ici on est libre. La pêche est bonne. Au revoir si le temps devient mieux. Je n'ai pas eu le courage de vous dire adieu. »

» KERLAHU. »

— Et la maison, père Grundo?

— Elle a été mise en vente pour payer les impôts, mais personne n'a mis d'enchères. Alors elle est restée là, sans maître. Ceux de l'île n'y ont jamais touché. Il y a quinze jours, une bourrasque a enlevé la toiture. Mais vous avez remarqué comme moi qu'elle n'a pas détaché les deux branches de buis que Corentine avait clouées en croix sur la porte. Pauvre fille! elle espérait peut-être revenir. Voilà l'histoire de Kerlahu, ajouta le père Grundo.

Et après un moment de silence:

— J'ai parlé si longtemps que le feu est mort, dit-il. Avez-vous encore une allumette, monsieur? Il y a des copeaux de reste dans la cale.

— Non, père Grundo, j'ai brûlé ma dernière.

— Tant pis, car, dans une heure, au lever de la lune, il fera froid, bien que l'air ne soit pas piquant cette nuit. Ça me rappelle qu'un jour, un de mes oncles, gabier de misaine sur le Jean-Bart...





